

UN FRUIT EXOTIQUE DEVENU POPULAIRE : LA BANANE

A mesure que le temps marche, les distances diminuent. Les pays se rapprochent les uns des autres.

C'était, il y a cinquante ans, faire un grand voyage que d'aller à Alger. Il est plus simple, aujourd'hui, de se rendre au Sénégal ou à New-York.

Et de cette vitesse plus grande des moyens de transport, des perfectionnements apportés aux modes de locomotion et en même temps de l'abaissement progressif des tarifs est née une transformation parallèle dans les conditions générales économiques qui régissent la production du monde.

Une des conséquences de ces modifications a été de voir apparaître, sur nos marchés, des produits nouveaux et de rendre ordinaire ce qui était rareté. De ce nombre sont les bananes. Il y a vingt ans, on les connaissait à peine chez nous. Il y a dix ans, on commençait à en voir vendre quelques régimes dans la boutique des marchands de comestibles les plus en renom. Il y a cinq ans, on en vendait, rien qu'à Paris, plus de 10,000 régimes par an. Et l'année en cours verra passer par les marchés parisiens plus de 60,000 régimes.

C'est devenu un fruit populaire. Les petites voitures en vendent à profusion dans les rues de la capitale française, et leur modeste prix fait que chacun en veut goûter d'abord, et que, reconnu par la plupart fruit excellent, la banane se propage et se vulgarise.

En Angleterre, la banane a depuis longtemps pris sa place dans la consommation courante. La quantité vendue chaque année est décuple de celle de Paris. Mais il y a une raison à cette différence de chiffre. A Paris, les fruits des vergers gardent et garderont toujours la grande place. A Londres, il faut tout importer, pommes, poires, raisins, et les bananes sont entrées, normalement, dans ce torrent d'importation.

D'OU VIENNENT LES BANANES ?

D'où viennent les bananes ? Si l'on s'en rapportait au cri des marchands ambulants, on croirait que les bananes viennent toutes des régions chaudes de l'Amérique. On les vend sous le nom de : bananes du Brésil, bananes d'Amérique. L'origine de celles que nous voyons à Paris est moins lointaine. C'est d'une façon à peu près exclusive, jusqu'à présent, les îles Canaries et aussi, pour une petite part, les îles Madère qui ont eu le monopole de cette production en vue de la consommation européenne.

Les Canaries ont retrouvé dans la production de la banane une nouvelle prospérité agricole. La culture du cactus nopal, ruinée par la fabrication des couleurs artificielles qui se sont substituées à la cochenille, a été remplacée par les plantations de bananiers. Rapidement, cette culture a pris un tel essor que, sous son impulsion heureuse, les terrains aptes à sa production ont acquis une valeur considérable : un hectare de bonne terre à bananiers vaut à l'heure actuelle jusqu'à 1,500 et 2,000 dollars. Et c'est merveille de voir ce sol médiocrement fertile se couvrir cependant, grâce aux soins, aux apports de terre, d'engrais et d'eau, de la superbe végétation des opulents bananiers. Leur verdure remplit les vallées, escalade les pentes, gravit les escarpements, et partout où un pouce de terre peut tenir, jusque dans les anfractuosités de rochers, on fait un sol factice pour y cultiver la plante précieuse.

Il s'en faut pourtant que le bananier ait rencontré là la plus grande somme des conditions naturelles nécessaires à son meilleur développement. Mais on a, par des moyens artificiels, augmenté l'épaisseur de la couche de terre ; on l'a fertilisée par les engrais, on l'a vivifiée par l'eau des irrigations péniblement puisée dans des puits.

A quoi tient alors ce développement magique ? A ce seul fait que les Canaries étaient la seule terre dont la situation fût assez chaude pour permettre la culture du bananier, en même temps qu'assez peu éloignée de nous pour que les fruits

puissent être transportés normalement, sans le secours d'aucune disposition spéciale, jusqu'en Europe. Et c'est de là qu'est venue cette sorte de monopole conservé jusqu'à présent.

Cependant, on a voulu, en ces temps derniers, s'affranchir, en Angleterre, de cette monopolisation gênante. Se départissant, pour une fois, de la règle de laisser toute tentative se suffire à elle-même, le gouvernement britannique a accordé une large subvention pour essayer l'importation en Angleterre des bananes de ses colonies lointaines et particulièrement de la Jamaïque. L'administration française ne restait pas indifférente à des essais analogues, et, avant même que ceux de l'Angleterre fussent entrepris, le service technique agricole du département des colonies, le Jardin colonial, essayait en 1900 d'importer de la Martinique des bananes et divers autres fruits des Antilles. Les envois se firent bien ; mais il fut reconnu que, pour ce qui est des bananes, les transports de régions aussi éloignées ne trouvaient pas leur compensation dans le prix de vente. Les essais faits en Angleterre, sur une vaste échelle, ont conduit à des résultats absolument négatifs, et, à l'heure actuelle, le projet des importations d'Amérique en Europe est complètement abandonné.

BANANES FRANÇAISES

Il est à prévoir, cependant, que les producteurs des Canaries ne resteront pas longtemps encore les seuls maîtres du marché. Depuis quelque temps, en effet, des études activement et méthodiquement poursuivies ont démontré qu'il serait



Une jeune plantation en Guinée : bananes et ananas

possible à une des colonies de la côte occidentale d'Afrique de produire des bananes. Grâce à l'heureuse impulsion qu'a su donner à ces essais le distingué gouverneur de la Guinée française, M. Consturier, secondé par l'actif directeur du jardin d'essai de la colonie, M. Teissonnier, le fait de pouvoir cultiver des bananes en Guinée dans des conditions infiniment plus favorables qu'aux Canaries est définitivement démontré. Ces bananes sont même plus belles et meilleures que celles des Canaries, et elles seront appréciées de ceux-là mêmes qui, jusqu'à l'heure présente, n'ayant goûté qu'à celles-ci, trouvent ce fruit médiocre.

Restait un point à élucider. Ces bananes pourrout-elles être importées ? Supporteront-elles les conditions d'expédition ordinaire, sans le secours des chambres froides dont on était obligé de se servir pour l'importation des bananes d'Amérique ? C'est à résoudre ces questions que s'est attaché le Jardin colonial. Grâce au concours bienveillant de commerçants parisiens, il lui a été possible d'établir, par une série d'expériences faites l'année dernière, que, non seulement ces régimes de bananes, bien emballés dans des caisses garnies de papier et de ouate, pouvaient être importés régulièrement sans augmentation de frais sensible sur le transport des Canaries, mais encore que ces fruits trouvaient sur nos marchés un prix de faveur. Aujourd'hui, le fait est jugé : la culture de la banane en Guinée française est de nature à assurer à ceux qui l'entreprendront les plus beaux bénéfices.

Encore faut-il que de semblables entreprises

soient conduites avec beaucoup de méthode et une grande prévision. Mais tous ceux que la question intéressera trouveront auprès du service agricole du ministère des Colonies des renseignements précis sur cette question.

Ce n'est pas le lieu, ici, d'entrer dans tous les minutieux détails qu'il importe de connaître pour entreprendre une semblable exploitation et en établir le bilan : mais il n'est pas inutile de citer, du moins, quelques chiffres. C'est ainsi qu'il importe de savoir que le bananier fructifie dès la première année de sa plantation et que cette fructification se maintient pendant de nombreuses années ; que l'on plante au moins mille bananiers à l'hectare et que chaque plant arrive à donner facilement trois à quatre régimes, parfois même cinq à six.

Pour ce qui est du prix de vente, il varie à Paris, au marché de gros, entre \$2 et \$2.50 pour les petits régimes, et atteint \$4 et même \$5 pour les plus beaux.

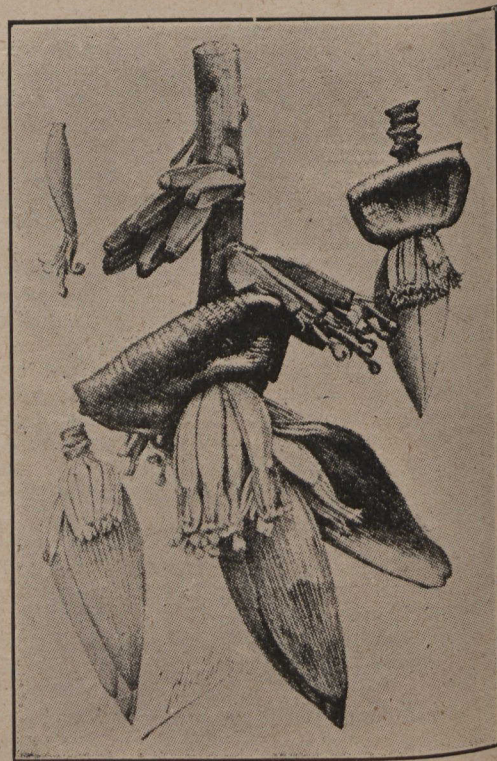
Tout porte donc à croire qu'avant qu'il soit longtemps la Guinée, où des concessions gratuites sont encore données, verra se multiplier les entreprises de plantations de bananes. Puissent-elles, un jour, prendre l'importance qu'elles ont dans la Colombie et à Costa Rica, où des lignes de chemin de fer spéciales amènent sur des bateaux les chargements destinés à alimenter les marchés de l'Amérique du Nord.

LA CONSOMMATION DE LA BANANE AUX ETATS-UNIS

La consommation de la banane a pris, en effet, aux Etats-Unis, un développement véritablement prodigieux. Là, elle n'est pas seulement considérée comme un fruit savoureux : elle est entrée, depuis plusieurs années, dans l'alimentation générale. Les classes laborieuses l'apprécient particulièrement. On la mange de toutes façons : crue ou cuite. Coupée en tranches, elle sert au goûter de l'écolier et de l'ouvrier, ou bien elle entre comme légume dans la préparation des potages ; cuite au four ou sous la cendre, elle remplace la pomme de terre et même le pain. On la mange aussi frite ; on en fabrique des gâteaux et des bonbons ; enfin, par la dessiccation, on peut en faire une farine qui sert à préparer une boisson saine et rafraîchissante.

Ces multiples usages expliquent l'importance extraordinaire de l'importation américaine et se justifient par le bas prix du produit, qui ne coûte pas plus de 10 à 20 centins la douzaine, suivant les saisons.

L'espèce la plus appréciée aux Etats-Unis est celle dite de "Taïta" ou de "Taïti", qui donne des régimes com-



Phases de la transformation de la fleur en fruit